

Les médecins des rois Mérovingiens et Carolingiens

par André FINOT

Les Comptes des Maisons royales n'existant aux Archives nationales, sauf erreur, que depuis 1274, sous Philippe le Hardi, s'il est facile de donner la liste des médecins royaux depuis cette époque, il n'en est pas de même pour les périodes antérieures, c'est-à-dire de Clovis aux premiers Capétiens. Pour ces temps-là, nous en sommes réduits aux renseignements apportés par Grégoire de Tours et ses continuateurs, et divers recueils d'archives, imprimés ou non. D'ailleurs, si les anciens chroniqueurs parlent souvent des médecins des rois mérovingiens ou carolingiens, ils se contentent habituellement de les citer de façon anonyme, ne retenant leurs noms que de-ci de-là, et pour des raisons généralement indépendantes de leur valeur ou de leurs connaissances professionnelles.

Ce qui est assuré, c'est que depuis les plus lointaines origines, dès que la royauté franque est établie, il y a des médecins attachés à la personne du prince, généralement en petit nombre — deux ou trois —, appelés *archiâtres*, et d'ailleurs sans spécification habituelle du titre de premier médecin, selon la tradition romaine. Avec Charlemagne, il n'apparaît plus que des *Medici* ou *Physici Regii*.

Evidemment, la période du haut Moyen Age est assez confuse, au milieu du chaos des grandes invasions barbares. Néanmoins l'élément romain, surtout ecclésiastique, qui subsistait en entier, donna, presque dès le début, une assise solide au gouvernement nouveau, non seulement au point de vue politique, mais aussi littéraire et scientifique. Pas plus que des écrivains comme Grégoire, les médecins formés à la romaine dans les écoles et dans les cloîtres, n'avaient certes disparu d'un seul coup. Les Barbares n'étaient pas sans connaître d'ailleurs les avantages de la médecine, au moins par la présence des médecins des armées romaines d'occupation. On s'explique donc que Théodoric et son successeur Athalaric aient maintenu en Italie l'enseignement de la médecine, et qu'en Gaule les villes aient conservé leurs

médecins publics. L'instruction, réduite, persistait dans les cloîtres. Cassiodore, qui florissait au VI^e siècle, dans son couvent de Squillace, recommandait à ses frères non seulement l'étude des simples, mais celle des livres médicaux. « Si la littérature grecque ne vous est pas familière, leur disait-il, lisez Dioscoride, Hippocrate, Galien (*La thérapeutique à Glaucon*) traduits en latin, Caelius Aurelianus et bien d'autres livres, que vous trouverez dans la bibliothèque. » Et Daremberg (1) insiste sur ce point que, dès le VI^e siècle, il se fit une foule de traductions en latin des auteurs didactiques grecs d'Hippocrate à Oribase. Il restait en Gaule à cette époque assez de grands monastères pour que l'instruction gréco-romaine y fût conservée, ainsi que dans le clergé séculier.

Clovis trouva donc sans peine des médecins, dès qu'il pût organiser un semblant de cour à la romaine. Le premier que nous connaissions, *Tranquillinus*, est certainement, de par son nom, un gallo-romain, peut-être un moine, ou du moins un clerc, car sa thérapeutique s'avère, dans certains cas, franchement théurgique. C'est ainsi qu'en 506, dans une maladie du roi, estimée particulièrement grave, et dépassant ses propres connaissances médicales, Tranquillinus donna le conseil d'appeler à Paris Severinus, abbé de St-Maurice d'Againe, plus tard canonisé, mais déjà célébré comme un grand thaumaturge, et qui obtint, par ses prières, la guérison du royal patient (2).

Ce n'est pas d'ailleurs que cette médecine théurgique fût la seule préconisée. La médecine classique n'était nullement détrônée, d'autant que les Byzantins eux-mêmes se chargeaient d'apporter la science médicale grecque en Italie et en Gaule. Ainsi *Anthimus*, exilé de Byzance par l'empereur Zénon, au début du VI^e siècle, pour intrigues avec les Goths, s'étant réfugié auprès de Théodoric, celui-ci l'envoya en ambassade auprès d'un des fils de Clovis, Thierry I^{er}, roi d'Austrasie, dont il devint l'archiâtre. Il lui dédia un important ouvrage sur la diététique : *De observatione Ciborum*, publié par lui entre 511 et 526. Ce livre comprend une introduction sur la nécessité d'une alimentation rationnelle, une série de conseils sur la tempérance en fait de nourriture et de boisson, et la manière de préparer les médicaments au cours des voyages. Ce livre, destiné surtout aux profanes, se termine par un petit manuel de préparation et de présentation des aliments. C'est un des premiers modèles des livres dits : *Conseils à un Prince*, qui se multiplièrent par la suite (3).

Clotaire I^{er}, roi de Soissons, eut pour archiâtre *Réaval* (ou Réoval). Celui-ci, comme le précédent, était originaire de Byzance, ou tout au moins y avait séjourné et fait des études de médecine. Egalemeut attaché à la reine Radegonde, il la suivit dans sa retraite à Poitiers, au monastère de Sainte-Croix, qu'elle avait fondé, et dont elle était abbesse.

(1) *Hist. de la Méd.* I. 258, et Introd. à l'*Ecole de Salerne*, p. XXVIII.

(2) Mabillon, *Acta Sanct. ordin. Sti Benedicti*, 1733, 557.

(3) Castiglioni, *Hist. de la Méd.*, 223.

Réaval pratiquait la chirurgie comme la médecine, et voici comment il expose une de ses interventions sur un des serviteurs de l'abbaye :

« Ce serviteur, étant en bas âge, avait mal à la cuisse, et l'on commençait à désespérer de lui. La mère alla trouver Radegonde pour qu'elle lui fit donner des soins. Celle-ci m'ayant appelé, m'ordonna de le soulager si je pouvais. Alors, comme je l'avais vu faire autrefois à Constantinople par les médecins, « *incisis testiculis* », je rendis l'enfant guéri à sa mère. »

On peut entendre *incisis testiculis* de deux manières : ou bien : *les testicules ayant été coupés*, pour cure de hernie scrotale, comme les chirurgiens le faisaient encore couramment au XVII^e et même au XVIII^e siècle ; ou bien, et plutôt : *les bourses ayant été incisées*, ce qui indiquerait une intervention pour hydrocèle vaginale, ou un abcès scrotal.

Réaval fut ordonné prêtre, et fit plus tard un pèlerinage à Jérusalem (2). C'était donc, pour l'époque, un grand voyageur.

A la génération royale suivante, Grégoire de Tours cite l'archâtre *Armentarius*, « *Armentarius Archiater* », qui lui donna ses soins lors d'une grave maladie qu'il fit en 573 (3), la douzième année du règne de Sigebert. Comme son état ne s'améliorait aucunement, Grégoire finit par avoir recours « à un remède souverain : de la poussière du très saint tombeau de Saint-Martin », qu'il envoya quérir par un de ses clercs. *Armentarius* introduisit cette poudre dans une potion, grâce à laquelle Grégoire fut radicalement guéri.

Wickersheimer met en doute la qualité de médecin de cet *Armentarius*. En réalité Grégoire lui donne bien expressément la qualité d'archiâtre, ce qui ne peut s'appliquer qu'à un médecin, et non pas même au propre médecin de l'évêque, ce titre étant réservé aux médecins royaux, et de préférence aux premiers médecins. Il semble donc rationnel d'admettre qu'*Armentarius* était bien médecin royal, probablement celui de Gontran, roi d'Orléans, à la cour duquel fréquentait Grégoire, et dont les déplacements dans ses différentes villas étaient, selon l'usage mérovingien, fréquents. Il est moins vraisemblable qu'il s'agisse de Sigebert, roi d'Austrasie (bien que Grégoire date son récit de la douzième année du règne de ce dernier), car sa capitale, Metz, eût été vraiment bien éloignée de la Touraine.

Gontran avait au moins deux autres archiâtres, dont l'un nommé *Donat* (4). Leur service ne fut pas une sinécure, car une épidémie grave de dysenterie, avec fièvre élevée, rachialgie, vomissements, sévissait alors (vers 580). Après avoir frappé surtout les enfants (les deux fils de Chilpéric, les petits-enfants de Grégoire de Tours en moururent), elle atteignit aussi les adultes : Chilpéric en fut touché, mais guérit. La femme de Gontran, Austrechilde, succomba. « Mais, rapporte Grégoire de Tours (5), avant d'exhaler sa méchante âme,

(1) Grégoire de Tours, *Hist. des Francs*, Liv. X, ch. 15.

(2) Wickersheimer, *Dict. des Méd. du Moyen Âge (Monumenta German. hist. II, 386)*.

(3) Grégoire de Tours, *De Virtutibus Sti Martini*, Liv. II, ch. I, et Liv. III, ch. XXXVI et LX.

(4) Migne, *Patrol. latine*, LXXII.

(5) Grégoire de Tours, *Hist. des Francs*, liv. VI, ch. 26.

se voyant sans espoir... elle fit cette prière au roi : « J'avais l'espérance de
« vivre encore si je n'étais tombée dans les mains de ces médecins indignes,
« car leurs médicaments me font périr et me ravissent la lumière avant le
« temps ; afin donc que ma mort ne soit pas sans vengeance, j'exige que tu
« me jures de les faire périr pour que, du moins, si je ne puis vivre, ils ne
« restent pas pour se glorifier de ma mort, et pour que leurs amis ressen-
« tent autant de douleur que les nôtres. » Après avoir célébré ses funérailles
(sept. 581), le roi, esclave de son serment, accomplit cet ordre d'iniquité, et
ordonna que les deux médecins (Donat et son confrère) qui lui avaient donné
leurs soins fussent frappés du glaive, ce que, ajoute Grégoire, il ne put faire
sans péché, selon le sentiment de plusieurs sages personnes. » Le prétexte
invoqué fut sans doute le crime de lèse-majesté, conservé de la loi romaine,
et qui était puni de mort.

Il est probable que le second médecin sacrifié à la rancune d'une
méchante femme portait le nom de *Nicolas*. Nous trouvons en effet sur lui
une notice (1) reproduisant mot pour mot celle qui concerne Donat, y compris
la fin tragique. Les deux médecins de Gontran auraient donc été Donat et
Nicolas.

Du troisième frère, Chilpéric, roi de Soissons, on connaît au moins un
des médecins, *Marileif* (2) [ou Marolophes] (3). Celui-là a connu presque la
célébrité, non pas en tant que thérapeute, mais pour ses infortunes, bien
imméritées semble-t-il. Non seulement nous trouvons le récit de ses malheurs
tout au long dans Grégoire de Tours, mais aussi dans les *Grandes Chroniques
de France*, et jusque dans l'histoire quasi-contemporaine, puisqu'il apparaît
en bonne place dans les *Récits des Temps mérovingiens*, d'Augustin Thierry
(4).

Marileif était originaire de Poitiers, et de basse naissance, étant issu
d'une famille de serfs de l'église Saint-Martin. Resté laïque ou simple clerc,
il avait acquis par son intelligence une situation éminente auprès du roi, et
d'abondantes richesses, qu'à l'usage du temps il portait sur lui ou dans ses
bagages lors de ses déplacements. Or le jeune Mérovée, fils de Chilpéric, en
discordé avec son père, qui cherchait à le faire arrêter, jugea de bonne guerre
de se venger sur les hommes du palais paternel. Sur le conseil de son oncle
Gontran, près de qui il s'était réfugié en 576, il fit saisir à Tours l'infortuné
Marileif, qui se dirigeait sur Poitiers avec ses trésors, le fit battre cruelle-
ment, lui enleva son or, son argent, ses objets précieux, ses chevaux et ses
vêtements. « Il l'eût même tué, dit Grégoire, si, étant parvenu à s'échapper
presque nu, il ne s'était réfugié dans la basilique de Saint-Martin. » Cepen-
dant Grégoire s'étant interposé, « nous lui donnâmes, dit-il, d'autres vête-
ments, et, après avoir obtenu pour lui la vie sauve, nous le renvoyâmes à
Poitiers » (5).

(1) *Rec. des Histor. des Gaules et de la France*, 1739, II, 19.

(2) Grégoire de Tours, *Hist. des Fr.*, liv. V, ch. 14.

(3) *Grandes Chron. de Fr. - Chilpéric*, 242.

(4) Edit, M. Lévy, 1968, p. 306.

(5) Grégoire de Tours, *l. c.* Liv. VI, ch. 25.

Rentré à Soissons, Marileif put trouver auprès de Chilpéric l'indemnisation de ses pertes, et refaire sa fortune. Mais la malchance devait s'acharner contre lui. A la mort de Chilpéric (584), il voulut se retirer à Poitiers. Reconnu, il fut de nouveau arrêté à Tours par les soldats de Gontran, sous les ordres du duc Gararic, et derechef dépouillé de tout ce qu'il possédait. Et cette fois on l'obligea (ou il fut réduit) à entrer au service de l'église comme domestique (1). Il retombait ainsi à sa première condition. « Son père, nous dit Grégoire, avait eu l'intendance des moulins, tandis que ses frères et ses autres parents étaient employés dans les cuisines et la boulangerie des domaines de l'église. » Dans ces temps troublés, on le voit une fois de plus, la profession n'était pas de tout repos, même quand elle avait paru au pinacle.

A partir du VII^e siècle, les documents vont se raréfier. Auprès de Thierry II, petit-fils de Brunehaut et roi d'Austrasie (596-612), nous trouvons le médecin *Pierre*. En 606, Frédégaire (2) nous le montre jouant au trictrac sous la tente royale, avec Protadius, le maire du Palais, le jour que celui-ci fut assassiné. « Protadius in tentorio regis cum Petro archiâtre ad tabulam ludens sedebat. » Pierre était donc un des favoris du maire, le *Magister Domus*, et probablement aussi du roi.

Si nous savons que Dagobert I^{er}, le dernier des grands rois mérovingiens, mourut à peine âgé de quarante ans, le 19 janvier 639, d'un mal « que physiciens appellent dissenterie » (dysenterie), nous ne connaissons pas le nom de ces physiciens « par qui il fut embalesmé à la manière des rois » (3). Et il nous faut attendre Thierry III, d'abord roi de Neustrie et de Bourgogne, puis seul roi des Francs de 679 à 691, pour connaître un nouveau médecin royal, encore un *Pierre*, cité par Frédégaire en 691 (4).

Tels sont les noms des médecins des rois mérovingiens, parvenus jusqu'à nous. Quoiqu'il soit bien ardu de connaître exactement leur état social et leur situation à la cour, il est certain que le fait seul d'appartenir au *Palatium* (5) franc les rangeait déjà automatiquement dans l'élite de la nation. Toute grandeur émanant du roi, ceux qui vivaient près de lui participaient à cette grandeur. Evidemment les médecins n'étaient ni *magnifici* ni *illustri viri*. Ils venaient au-dessous des maréchaux et sénéchaux, probablement sur le même rang que les chapelains et les poètes de la Cour. Ils étaient au moins *aulici* (d'aula, cour), ou *palatini*, ou encore *nutriti* (nourris ou convives du roi). Comme tels, ils se distinguaient du vulgaire par la ceinture d'or, apanage des fonctionnaires royaux, suivant l'usage de l'Empire romain, que s'empressa de copier la royauté franque [6]. (C'est là l'origine de cette fameuse *ceinture dorée* que portèrent jusqu'à la Révolution, le jour de leur

(1) Grégoire de Tours, *ibid.*

(2) *Chron.*, ch. 27.

(3) *Gr. Chron. de France*, t. II, 176.

(4) *Rég. Franc.*, t. IV, 21.

(5) Le Palatium désigne, plutôt qu'un bâtiment, l'entourage du roi.

(6) Fustel de Coulanges, *Inst. pol. dr l'Anc. France, La Mon. Franque*, 132 et sv.

nomination au doctorat, les médecins de Montpellier.) Pour être admis au Palais, la noblesse ne suffisait pas, il fallait le choix du roi, et nous avons vu par l'exemple de Marileif, qu'il se portait parfois sur le seul mérite, même chez des serfs ou des esclaves (1).

L'avènement de la dynastie carolingienne ne semble pas avoir apporté beaucoup de modifications à l'état préexistant. La situation des hôtes du Palais demeura la même, avec peut-être un peu moins d'imitation du luxe romain, en particulier dans les habits. Charles, ami de la simplicité, ne revêtait les vêtements somptueux du roi ou de l'empereur qu'en des circonstances exceptionnelles, leur préférant de beaucoup les habits simples, mais commodes, du soldat ou du chasseur.

En ce qui concerne le service médical, il n'eut bientôt que l'embarras du choix. Les Ecoles palatines d'Aix ou de Paris, créées sous l'inspiration du Saxon Albinus Flaccus, plus connu sous le nom d'Alcuin, appelé tout exprès d'Yorck, où il était diacre, formèrent après quelques années, nombre de jeunes gens instruits dans les arts du trivium ou du quadrivium, où la médecine trouvait sa place sous le nom de physique, en association avec la grammaire. Les Capitulaires de 805 et 807, rédigées sous l'inspiration d'Alcuin, en font mention expresse, et il était même recommandé à ceux qui s'y destinaient d'en commencer l'étude dès l'enfance. Alcuin, qui, attaché à la personne de Charles comme aumônier, l'était certainement aussi comme médecin. Dans la description en vers qu'il nous a laissée du palais, il nous en a dépeint l'infirmierie, et montré les médecins dans l'exercice de leurs fonctions, les uns pratiquant des saignées, les autres préparant les médicaments :

Accurrunt medici mox Hippocratica tecta
Hic venas fundit, herbas hic miscet in olla... (2)

Sa correspondance contient aussi nombre de conseils thérapeutiques ou diététiques, et l'on sait d'ailleurs qu'il enseigna personnellement la médecine avec les autres arts libéraux à l'École de Saint-Martin de Tours, où il se retira vers 800 (3).

Le premier médecin qui apparaît officiellement durant le règne de Charles est un certain *Wintanus* (ou *Vimarus*). Sturm, abbé de Fulda (et qui fut plus tard canonisé) étant tombé malade dans la forteresse d'Eresburg, Wintanus reçut l'ordre de Charles de le ramener à Fulda ; entre temps, il administra à l'abbé une potion, « dont celui-ci mourut peu après », ajoutée assez malignement le chroniqueur bénédictin (4).

Du Cange cite encore comme médecin de Charles un juif du nom de *Ferragatus* (ou *Farragus*) ; Wickersheimer regarde cette attribution comme erronée.

(1) Leudaste encore, né esclave, devint comte de Tours, un des grands du royaume (Fustel, l.c., 209).

(2) Alcuin, *Lettres*, in Dubreuil-Chambardel, *les Méd. dans l'Ouest de la Fr.*, 210

(3) Trithème, *Beati Rabani Mauri Vita*, in Dubreuil-Chambardel, l.c., pp. 36 et 37.

(4) *Vie de Saint Sturm*, in *Acta Sanctor. Ord. Sti Benedicti*.

Charlemagne eut à coup sûr d'autres médecins, et les chroniqueurs en parlent souvent, mais d'ordinaire anonymement. Jusque vers l'an 800, c'est-à-dire à son couronnement comme empereur, il n'eut d'ailleurs guère recours à leurs soins : c'était un floride, petit buveur (il ne prenait que du vin coupé d'eau), mais gros mangeur de viande et surtout de gibier. Aux repas, on servait quatre plats outre le rôti de venaison, que les chasseurs apportaient sur la broche. « Il mangeait bien une oie, ou deux gélines, ou une espaule de porc, ou un paon, ou un lièvre, voire un quart de mouton » [1] (d'agneau, espérons-le). Ses principales maladies furent donc probablement des embarras gastriques, qu'il soignait tout naturellement par la diète hydrique, érigée de son chef, en véritable panacée thérapeutique. Après 800, il devint goutteux, « et boîta d'un pied ». Mais, même souffrant, il n'écoutait pas ses médecins « qui lui étaient devenus presque odieux pour lui avoir interdit les viandes rôties, et prescrit les aliments bouillis ». On sait qu'il mourut le 28 janvier 814, d'une pneumonie où évidemment la diète hydrique ne pouvait rien.

Le fils de Charles, Louis dit le Débonnaire, durant les nombreuses vicissitudes de sa vie, et malgré une piété exemplaire, reçut les soins d'un médecin juif, nommé *Sédécias*, qui, par dessus le marché, passait pour magicien probablement à cause des grimoires hébreux dont il usait (2).

Louis appela également à sa cour, en 829, un moine de Fulda, *Walahfrid Strabo*, élève de Raban Maur, le fameux *Praeceptor Germaniae*, auteur d'un *De Universo*, où la médecine tient une place importante. Strabo, médecin lui-même, puisqu'il est l'auteur du fameux *Hortulus*, ou *Petit Jardin des Plantes médicinales*, n'était pas appelé par le Débonnaire en cette qualité, mais comme précepteur du fils qu'il avait eu de sa seconde femme, Judith, Charles (le futur Charles le Chauve) auquel il enseigna les arts libéraux. Il dispensa aussi certainement à l'empereur des soins médicaux, surtout pendant les funestes années où celui-ci devait lutter contre ses trois fils révoltés, et où Strabo resta parmi les rares fidèles du couple impérial, et cela jusqu'à la mort de Louis, en 840. Il rentra alors à l'abbaye de Reichenau, dont il fut nommé abbé par Charles (le Chauve) et mourut en 849 (3).

Sédécias passa du service du Débonnaire à celui de Charles le Chauve. En 877, il l'accompagna en Italie. Mais l'empereur étant tombé malade à son retour pendant la traversée du Mont-Cenis, mourut malgré les soins de son médecin, qui fut accusé de lui avoir donné du poison (4). L'Histoire ne dit pas s'il paya cette accusation de sa vie, comme les archiâtres de Gontran...

Nous ne connaissons pas les médecins de Louis le Bègue, qui ne régna d'ailleurs que deux ans. Charles le Simple, son fils posthume, choisit comme *physicus* vers 905 un prêtre, *Derold* « in arte medicinae peritissimus », qu'il

(1) Eginhard, *Vie de Charlemagne*, 147, 154.

(2) Eloy, *Dict. histor. de la Méd.*

(3) H. Leclerc, *Le Petit Jardin de Walahfrid Strabo*, Introd.

(4) *Ann de St Bertin*, in *Recueil des Histor. des Gaules*, VII, 124.

attachait spécialement à sa personne, tandis que la reine Fédérune, sa seconde femme, recourait à un médecin salernitain, dont on ignore le nom. Il y avait entre les deux confrères de fréquentes discussions (*l'invidia medicorum* n'est pas d'hier), dans lesquelles Derold, pertinent en toutes matières, même littéraires, avait toujours le dessus, l'autre étant de culture générale assez bornée. Celui-ci, à force de jalousie, aurait administré à son contradicteur du poison dans une sauce poivrée : Derold en fut assez malade, mais s'en tira grâce à la thériaque. Il riposta en empoisonnant à son tour le Salernitain, qui, faute d'antidote approprié, allait succomber, quand il se résolut enfin à demander les secours de son collègue. Derold se laissa toucher, mais sa thériaque ne réussit qu'à demi, et ne put empêcher l'apparition d'accidents à un des membres inférieurs (gangrène), en sorte qu'il fallut en venir à l'amputation d'un pied [1]. (Derold avait peut-être administré de l'ergot de seigle *larga manu*.) Cet échange d'arguments toxiques assez discutables, même pour l'époque, et surtout de la part d'un prêtre, n'empêcha pas Derold d'obtenir, après la déposition de Charles le Simple, et durant l'interrègne, le siège épiscopal d'Amiens. Il rentra au Palais le jour où le fils du roi déposé, Louis VI, dit d'Outremer, fut rappelé d'Angleterre, en 946 (2). C'est le dernier médecin connu des rois de la dynastie carolingienne, alors en plein déclin, et qui devait s'éteindre définitivement quarante ans après, en 987, par l'élection au trône de Hugues Capet.

Cependant, avec Frodoard, il faut citer, au moins à titre de curiosité, l'intervention médicale dans une maladie de Louis VI, d'un très haut personnage, le comte de Bourgogne Létold. Pendant son expédition d'Aquitaine, le roi ayant été atteint d'« une violente maladie, le comte lui fut très utile et le guérit ». Sans doute avait-il reçu l'éducation complète de l'époque, où nous avons vu que figurait la médecine comme annexe de la grammaire, et la cultivait-il pour son agrément.

En somme, pour les trois siècles où nous trouvons des documents, nous ne pouvons guère nommer qu'une douzaine de médecins royaux, ce qui est peu. Cependant cela suffit pour montrer que, dans le palais des rois de la première race, les médecins prennent une place importante, et savent y maintenir en général la valeur et l'honneur de leur profession, non sans péril parfois. Sans création scientifique nouvelle, ils conservent du moins la tradition, celle de l'enseignement romain germanisé, à travers troubles et dévastations, tout au long de ces temps généralement taxés d'obscurantisme absolu. Et, si le flambeau des sciences pâlit quelquefois, il ne s'éteindra jamais complètement.

A ce maintien de la flamme, les médecins, et particulièrement les médecins royaux, qui nous offrent la meilleure image d'une élite professionnelle, nous semblent avoir généreusement contribué.

(1) Richer., *Hist. de son temps*, liv. II, ch. LXIX.

(2) Frodoard, *Chron.*, Edit. Guizot (1826), 128.

(3) Frodoard, *Chron.*, Edit. Guizot (1826), 144. Richer (L.C., liv. II, ch. XCIX) dit qu'il le soigna « fidelissime et humanissime ».